

62 : ACCIDENTS PRESQUE MORTELS



Panique et désarroi

Chacun risque de mourir d'accident au cours de son existence; un jour on meurt pour de bon, parfois de ce qu'on appelle : une belle mort.

Je n'en suis pas encore arrivé là, mais j'ai quand même plusieurs fois frôlé l'accident mortel.

Le plus ancien a déjà été évoqué : c'est le jour de mon enfance où je me suis retrouvé étalé sur le sol, devant une voiture brusquement arrêtée ; ma bicyclette était écrasée entre les roues arrière et avant de ce véhicule, et c'était en revenant de Saint Elme.

Une autre fois, cela avait été au Sahara, sur la route de Colomb Béchard à Gao. Je m'étais embarqué dans un camion chargé d'algériens ; pendant le trajet, au milieu du désert du Tanezrouft, l'un d'eux essaya de me vider les poches ; j'avais 19 ans, j'étais vigoureux et soupe au lait, j'envoyais donc promener l'individu d'un coup de point violent. Il sortit son couteau et avait sans doute l'habitude d'égorger des moutons. Ses camarades le calmèrent ; j'appris après cela à mieux me contrôler.

Une autre fois encore, aux USA, nous étions partis sur le rivage Atlantique avec quelques amis. Sur la plage, je dus remplacer une roue ; le cric était commandé par un levier, qu'il fallait alternativement abaisser et remonter. Soudain, la sécurité lâcha, et le poids de la voiture la fit descendre, agissant sur le cric qui se mit à se mouvoir violemment de haut en bas. J'eus le nez complètement écrasé.



*En ce monde autant
d'armes, hélas, que d'êtres
humains*

Ensanglanté, mais responsable de l'équipée, je tins cependant à ramener moi-même la voiture et mes amis à Washington.

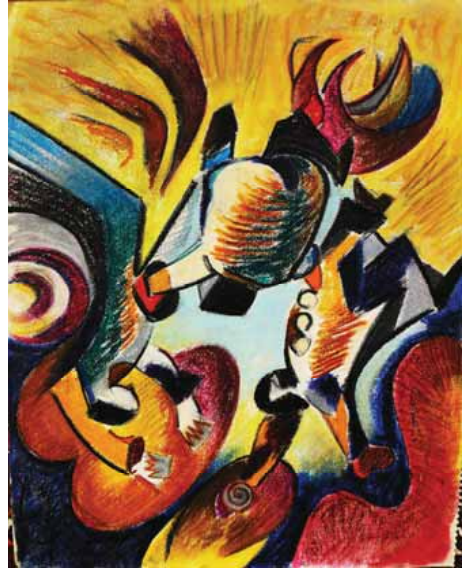
A l'hôpital on me rafistola un peu ; mais quelques années plus tard on dû refaire l'opération. A quelques centimètres

près, j'aurais eu le crâne brisé.

Ce même week-end, la nuit avait été caniculaire et absolument noire. Nous nous étions baignés dans le costume d'Adam ; je sentis soudain une brûlure presque insoutenable entre mes jambes, à un endroit des plus sensibles, et me mis à courir en hurlant sur la plage : il s'était agi d'une rencontre avec une méduse urticante. Mais le risque était moindre que celui que j'aurais pu courir en Australie, car il se produit en effet pendant quelques semaines d'été, le long de la grande barrière, un foisonnement de méduses dont le contact peut être mortel. Je me demande d'ailleurs comment cela ne m'est jamais arrivé.

J'ai été victime d'une toute autre sorte d'accident au Costa Rica : nous suivions un chemin menant à un cratère en ébullition et j'aperçois soudain une magnifique fleur, un peu plus bas sur ma droite : je veux absolument la photographier. Le flan de la montagne était vraiment très raide, retenu uniquement par la végétation ; soudain je dérape et glisse, je m'accroche de justesse à une racine. J'ai bien failli ne jamais revenir.

Mais l'accident qui me fait encore frémir le plus, c'est celui survenu dans le massif de la Grande Chartreuse, au dessus du célèbre monastère. Les pentes n'étaient pas excessives, mais recouvertes de débris calcaires glissants ; je tombe et me mets à rouler sur moi-même en me recroquevillant pour protéger ma tête. Je sens que je roule de plus en plus vite et que je perds conscience. Je m'arrête soudain dans un grand choc, plaqué au sol sur un chemin de chèvres qui passait en travers. En dessous, à quelques mètres, la pente se terminait



Nous vivons dans l'inconnu, le danger et l'imprévisible

sur un important dénivelé vertical. Je n'aurais pu échapper à la mort. J'étais avec un camarade qui m'aida à me relever et à redescendre jusqu'au monastère. J'avais le visage en sang et le nez cassé.

Nous frappons à la porte de la Chartreuse. Un moine nous ouvre, nous lui demandons un peu d'aide et de l'eau. Je regrette, dit-il, « Nous ne pouvons vous aider, mais allez donc voir le couvent de bénédictines qui est à deux cents mètres, les religieuses vous aideront ». Là, les sœurs me donnèrent de l'eau pour me laver le visage et me donnèrent en plus un verre de lait. J'en veux encore un peu à l'intransigeance des Chartreux et je bénis les Bénédictines.

J'ai cru aussi ma fin arrivée lors d'une arrestation par les allemands à Orléans. Je l'ai déjà racontée : c'était du pile ou face.

Mon dernier sauvetage fut plus banal ; on avait dû m'opérer d'urgence d'une vésicule biliaire infectée, qui ne me faisait pas mal et n'avait donc pas été détectée. Le chirurgien me dit ensuite que 48 heures plus tard il eut été sans doute impossible de me sauver, tant j'avais été proche d'une septicémie généralisée.

Je néglige les aventures un peu périlleuses qui me sont arrivées en Afrique, par exemple celle du buffle qui paraissait vouloir en finir avec moi ; et une autre fois avec une éléphante protégeant son petit ; elle se retourna en baissant la tête et en battant des oreilles. Mais si je peux raconter ces histoires c'est que je suis encore là.



Instants de terreur